

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>						

USAGE ET PREPARATION DE LA NOURRITURE DES VÉGÉTAUX.

L'art de comprendre les procédés de la nature au moyen desquels certains élémens de terre, d'air et d'eau se transforment en plantes vivantes et la meilleure méthode de préparer ces élémens de manière à produire de belles récoltes à peu de frais sont des sujets dignes de l'étude attentive et approfondie de tout homme qui cultive le sol.

Si l'on prend cent livres de foin mûr, d'avoine, de bled ou de bled d'inde y compris les racines, les tiges et la graine, et qu'on les brûle soigneusement en plein air, on n'en retirera qu'environ trois par cent de terre alcaline, dont la plus grande partie peut se dissoudre dans l'eau. Si l'on brûle une livre d'huile, soit animale ou végétale, toutes ces substances qui sont réellement (la graisse de la terre) se transformeront en air et en vapeur visibles. L'atmosphère et l'eau sont le grand magasin de la nature pour conserver une quantité inépuisable de nourriture végétale. Au moyen de la respiration, de la fermentation et de la pourriture, toutes les parties organiques se transforment en gaz et en sel dissoluble. C'est de la chaux dissoute dans la mer que l'huître forme son écaille et le corail nourrit ses montagnes massives de roc de corail. C'est principalement du phosphate de chaux qui se dissout dans le lait de sa mère et qu'il puise dans sa nourriture, que le veau naissant forme ses os vigoureux. Sans la chaux qui se dissout dans ses sucs gastriques et qui pénètrent la circulation de son sang, la poule ne pourrait pas former l'écaille solide de son œuf. Les enfans qui n'ont point de nourrices dans les grandes villes de Londres et de Paris ou qui sont élevés sans lait et nourris d'*arrow-root* et autre nourriture qui contient peu ou point de chaux, ont les os mous, cartilagineux et noués, par la raison toute simple que ni les animaux ni les plantes ne peuvent faire *quelque chose de rien*.

Comme règle générale, il est strictement vrai et c'est même une vérité d'une grande importance pratique qu'une tige de bled faible et languissante, et sujette à la rouille, &c. et une graine serrée sont dus à quelque défaut dans la nourriture de la plante auquel on peut remédier. Les élémens essentiels de la graine de cette plante sont si différens de ceux de sa paille, que l'on peut récolter du bled qui produira deux fois autant de grain dans sa pesanteur qu'il y a de pesanteur dans la paille, à le prendre de la racine. La plupart des fermiers savent aussi malheureusement par expérience que l'on peut également récolter du bled qui produira cinq fois autant de paille que de grain.

Il y a maintenant plus de vingt ans que j'ai essayé pour la première fois l'usage du charbon de bois pulvérisé. Pour absorber les gaz produits par la dé-

composition des matières végétales et animales, tels que l'urine et autres, pour les appliquer aux jardins et aux récoltes des champs. La propriété qu'il a de prévenir la corruption dans la viande et de purifier dans les citernes à filtrer me porta à croire que ce serait justement le moyen d'absorber la nourriture des plantes de l'atmosphère dans laquelle il en passe une si grande quantité, et de tenir cette nourriture autour de leurs racines dans un état que ni la rosée, ni la pluie, ni la neige, ni la gelée, ni la chaleur du sol ne pourraient atteindre ni affecter. Travailler durement pour conserver et transporter du fumier sur ces terres et ensuite perdre soixante ou quatre vingt par cent de cette nourriture végétale par sa solution dans l'eau et laver ensuite de manière à former quelque chose comme les basses de Genesee au fond du Lac Erie, n'est pas ce que j'ai regardé jusqu'ici comme une saine économie qui est cependant l'ame de la bonne culture.

L'application directe de l'urine à la terre d'après la pratique allemande est une mauvaise économie à moins que le sol ne contienne une grande quantité d'*humus* ou terre végétale pour sa retention tenace. Ce serait un meilleur plan que d'avoir un réservoir rempli de charbon de bois pilé sous le plancher de l'étable ou près de l'étable et dans lequel les excrétiens de tous les animaux seraient vidées comme le cidre de la presse. Lorsque ce charbon sera à peu près ou tout à fait saturé avec l'urine, il deviendra alors un fumier d'une force et d'une durée extraordinaires; car rien dans la terre, si ce ne sont les racines des plantes qui poussent, n'extraira probablement aucune particule de cette nourriture végétale.

Après que le bled, le bled d'inde ou l'herbe a absorbé toute cette nourriture, le charbon (qui ne ressemble pas à la chaux qui a perdu son acide carbonique de la même manière) est indissoluble dans l'eau et demeure comme dans une citerne à filtrer pour absorber et pour conserver, au bénéfice de la plante qui pousse, plus d'une nourriture végétale de chaque pluie qui tombe sur la terre; car il est à remarquer que la rosée, la pluie et la neige qui servent d'engrais au pauvre, ramènent sur la terre tous les élémens gazeux produits par tous les feux, la respiration et autre décomposition de matières solides et liquides.

Pour la même raison on devrait se servir de charbon en grande quantité pour former des engrais, et là où le fermier a de la paille dont il peut se servir pour faire des lits pour ses chevaux et ses bestiaux dans l'étable, cette paille avec une quantité de charbon pilé au moyen d'un fleau, peut être répandue sur le plancher de l'étable de manière à absorber toutes les excrétiens liquides. Toutes ces substances composées d'excrémens devraient être conservées à l'abri. De la cendre,

de la chaux et de la fiente, ou de la terre végétale sont des ingrédients précieux dans tous les engrais. La couche de charbon devrait être placée entre la chaux et le fumier, et le tout devrait être couvert de tourbe ou d'autre charbon.

L'analyse des terres qui abondent en fragmens de rocs de pierre à chaux dénote le manque de cette substance importante dans leur composition. La raison de ce manque peut-être inattendu va faire l'objet des explications suivantes. La pierre à chaux déterrée se décompose par l'action vitale des plantes et son acide carbonique est absorbée par leurs racines. Il se combinera alors avec une plus grande quantité de ce gaz qui abonde dans l'air et dans la terre et le donnera encore aux végétaux qui poussent. C'est ainsi que le plâtre (sulphate de chaux) après avoir perdu son huile de vitriol produit souvent des effets si surprenants, quoique le montant qui s'y applique soit moindre que la quarante millième partie de la terre d'où les plantes tirent leur nourriture. Je ne m'arrêterai pas ici à expliquer l'action de l'acide sulphurique tel que je la comprends; mais je désire attirer l'attention publique au fait que la chaux, lorsqu'elle a perdu son acide dans la terre, soit sulphurique ou carbonique, et surtout ce dernier, se dissout dans l'eau et qu'elle est en conséquence très exposée à être enlevée de la terre par l'effet des pluies, &c. Toutes les eaux qui ont passé dans une terre qui a assez de chaux pour faire une bonne terre à bled, sont des eaux dures ou tiennent la chaux en solution de laquelle elle a dépouillé la terre. Le même principe s'applique, quoiqu'à un moindre degré, eu égard à la manière de traiter du sol et de sa perte d'alun, de potasse et de soude. La culture de la terre, sans y laisser pousser aucun végétal, puiserait bientôt sa fertilité.

Le remède à ceci est de cultiver moins de terre en récolte de grains, et de la cultiver mieux; d'éloigner l'abondance des eaux au moyen d'égoûts; de labourer profondément la terre et d'exposer au soleil celle de dessous et d'y appliquer du fumier, du charbon, de la chaux, de la cendre et du sel. Au lieu d'y appliquer des quantités considérables de chaux vive en différens tems, il vaut bien mit x y en appliquer de moindres et plus souvent, afin de réparer la perte qui résulte de sa dissolution dans l'eau et de ce qu'elle est emportée dans la rivière et dans la mer.

De la cendre lessivée est très précieuse, quand on l'applique aux terres en herbe, et ne manque pas d'être aussi de valeur pour le bled, le seigle, l'avoine et l'orge, qui tous ont besoin de silicate de potasse pour leur donner une bonne tige. L'herbe et le bled savent bien transporter les élémens en apparence indissolubles de la cendre lessivée dans leurs parties organiques tout comme les arbres d'où cette cendre fut obtenue.—*D. L. Buffalo, 17 Décembre 1843. New Genesee Farmer.*

CHAQUE CULTIVATEUR DEVRAIT RECEVOIR UNE PUBLICATION AGRICOLE.

MR. L'ÉDITEUR.—J'ai pendant longtemps nourri l'opinion que les cultivateurs en général ne sont pas suffisamment intéressés dans les publications agricoles. Il peut se faire que la plupart de nos fermiers intelligents sachent les apprécier comme il faut; mais il y en a d'autres qui ne connaissent pas la valeur des renseignemens que donnent ces publications, et qui sont ignorants de leur propre ignorance et de leur défaut de renseignemens. Il existe des préjugés dans l'esprit de quelques fermiers contre toute lecture d'ouvrages d'agriculture ou de "livres de ferme,"

comme ils l'appellent. Ils ont découvert quelque théorie imaginaire avancée dans quelque journal d'agriculture qu'ils savent, d'après leur propre expérience, n'être pas saine, et sont en conséquence prêts à condamner tout ce que l'on avance ainsi comme destitué d'utilité pratique. Quelque écrivain a recommandé l'application de la chaux à certaine terre pour préparer le bled d'inde; voilà ce qui fait qu'ils ont mis leur bled d'inde dans la chaux, ou qu'ils ont étendu une poignée de chaux sur leur bled d'inde. La conséquence est que leur bled d'inde ne pousse pas, et que le "livre de la ferme" est pour toujours méprisé par eux. J'ai vu des exemples à peu près semblables à celui-ci. Je ne nierai point qu'on a fait circuler au loin des opinions erronées dans les publications agricoles; que certains articles et certaine pratique ont été trop fortement recommandées aux fermiers. Mais malgré cela je suis convaincu que l'influence de ces publications a été bonne; qu'elles ont servi à améliorer notre agriculture et qu'elles ont en conséquence fait du bien à nos fermiers. Il y a de la *menue paille* dans le monde littéraire et agricole aussi bien que dans le monde végétal; mais celui-là doit être bien malheureux qui ne récolte que de la menue paille.

Je ne pense pas qu'aucun fermier pratiquant qui souscrira à un tel papier, (comme le *Maine Farmer* par exemple) qui *paiera pour* et le lira pendant l'année, en sera plus pauvre à la fin de cette année. Il paraît à peine possible qu'aucun fermier intelligent puisse lire votre papier, contenant comme il contient les idées approfondies de quelques uns des meilleurs fermiers pratiques et théoriques du pays, sans y puiser des connaissances pour l'amélioration de sa propre pratique qui lui paieront au centuple tout le tems et l'argent qu'il aura dépensé. Il peut en retirer de grands profits même quand il ne suivrait pas précisément et à la lettre les directions d'un seul article. La lecture et l'application des meilleures directions exigent quelque portion de sens commun. Ce qui peut s'appliquer à une ferme peut ne pas s'appliquer aussi bien à l'autre: la différence du sol, du site et du climat exigent des soins différens; et tout homme qui s'attend à retirer du profit d'un journal agricole sans y mettre du sien se trompe. Ces publications sont précieuses à ce qu'elles tendent à encourager les pensées et les recherches, et à augmenter l'intérêt des occupations du fermier aussi bien qu'à lui inculquer des connaissances. La meilleure instruction est celle qui non seulement agrandit les idées mais encore contribue à l'activité mentale. En se familiarisant avec les idées et la pratique d'autrui, notre confiance s'augmente dans ce que nous avons de bon dans la notre, tandis qu'il est très probable que nous découvrirons nos erreurs lorsqu'elles viendront en contact avec ce qu'il y a de mieux dans les autres.

Quelques uns ont dit qu'ils savaient conduire une ferme mieux que la leur propre. Je demanderai à ces personnes si elles pensent qu'il soit possible avec des connaissances plus profondes et seulement leurs moyens actuels, le même travail et les mêmes capitaux, de conduire une ferme avec plus de succès qu'auparavant? il faut des connaissances étendues pour conduire une ferme dans tous ses détails, et pour placer *de la meilleure manière possible* certains capitaux et certains travaux; et je ne crois pas faire une injustice aux fermiers de notre état en avançant qu'il n'y a pas une seule ferme dans le Maine qui soit conduite sur ce pied. J'irai plus loin et je dirai que je ne crois pas qu'il y ait un seul individu dans l'Etat qui possède les connaissances nécessaires pour s'en acquitter ainsi. Il y a cependant parmi nous une grande différence dans

la manière de conduire les fermes; mais qu'on nous signale la ferme la mieux conduite dans tout l'état et il y aura peut-être encore bien des fermiers intelligents qui découvriront qu'il y a quelque chose qu'ils savent pouvoir être mieux faite et d'une manière plus profitable. Si les meilleures fermes sont susceptibles d'améliorations, il s'en suit qu'elles le sont toutes indistinctement: si les fermiers les plus instruits ont besoin de faire des progrès dans les connaissances agricoles, il s'en suit que tous indistinctement peuvent avoir quelque chose à apprendre: et je ne connais pas de secours plus efficace pour le fermier dans ce genre que celui de nos journaux d'agriculture bien conduits.

La ferme est une besogne compliquée. Elle embrasse un champ vaste et dont l'exploitation exige du tems et des recherches profondes. Il y en a qui ont donné leur attention à une branche, d'autres à une autre; et chaque fermier intelligent et capable de penser peut donner des renseignemens utiles sur quelque branche de son état. Peuvent-ils s'échanger leurs idées et se communiquer leurs renseignemens l'un à l'autre comme ils en sont capables. Celui qui fait part de ses connaissances aux autres ne s'en appauvrit pas pour tout cela, et celui qui les reçoit, s'enrichit.

Nous reproduisons la correspondance ci-dessous du *Maine Farmer* et nous la recommandons à l'attention de nos abonnés. C'est chose que nous pouvons faire sans hésitation d'autant plus qu'elle ne nous appartient pas.

AVANTAGE DES SCIENCES POUR L'AGRICULTURE.

MR. BRECK.—Je me rappelle d'avoir vu dans un numéro récent de votre habile journal un article qui commentait un extrait d'un des journaux agricoles, dans lequel l'écrivain traitait avec un esprit de ridicule l'idée que l'agriculture retirât aucun avantage de l'action de "l'ammoniaque, de l'alcali," &c.

Il me paraît étrange, plus qu'étrange que des hommes qui paraissent doués d'intelligence fussent disposés à nourrir les préjugés de l'ignorant plutôt que de recommander et encourager les efforts éclairés de ceux dont les recherches ont réussi à développer ces améliorations importantes ou ces vérités qui sont les élémens de ces améliorations et qui ont si puissamment influé sur l'agriculture dans l'espace du dernier quart de siècle. Je dis qu'il est étrange que ce fait existe, et cependant il n'est pas rare. Il y en a parmi nous, écrivains de la presse publique, qui, dès qu'une proposition scientifique est recommandée pour l'essai au fermier, afin de vérifier si elle ne pourrait pas lui être de quelque avantage dans certain cas, sont toujours prêts à le préjuger contre en criant "au clair de la lune" ou "au charlatanisme." J'avoue sincèrement que je n'ai point de charité pour ces personnes. Si elles sont candides dans leurs médisances, c'est leur ignorance qui en est la cause; or l'ignorance arrogante ne mérite point de charité: si elles ne sont point sincères et qu'elles pensent différemment de ce qu'elles disent, alors ce sont des hypocrites, et des hypocrites de la plus vile trempe aussi; car ce sont de fausses lumières qui peuvent induire les autres en erreur. Si toutefois dans la plupart des cas ces individus avaient de l'habileté et de l'honnêteté en proportion de leur arrogance et de leur hypocrisie, ils pourraient recommander ce qu'ils dénoncent maintenant; mais heureusement pour la cause de l'agriculture que l'influence de pareils individus ne peut constituer aucune entrave sérieuse à ces progrès: car la vérité se prouve d'elle-même et doit toujours triompher.

On rapporte sur bonne autorité que ceux qui ont récolté du bled en France ont réussi à en doubler le

produit dans ce royaume pendant les dix dernières années par l'action du charbon de bois.

Maintenant qui aurait découvert la valeur de cet agent important pour effectuer de pareils résultats? Est-ce dû à l'invention de quelques individus de cette classe dont on vient de parler qui se méfient de la science par ce que son application à l'agriculture est nouvelle ou qui la tourmentent en ridicule par l'effet de leur ignorance et de leur hypocrisie, ou pour satisfaire des préjugés profondément enracinés et leur sage amour-propre? Est-ce la découverte d'aucun des membres de la famille des *know-enoughs*, les frivoles détracteurs du "livre des fermiers," qui se contentent d'en savoir autant que leurs ancêtres et se glorifient de n'en savoir pas plus? Non, non. L'agriculture doit à la science cette découverte importante. Ce fut à la suggestion des chimistes français que les cultivateurs du bled en France adoptèrent l'usage du charbon de bois dans leurs champs; et ce fut la connaissance de ce fait accompagné de la théorie qui porta sans doute Mr. Pell à s'en servir également pour le même objet et avec un succès si signalé.

A qui sommes-nous redevables du grand avantage qu'ont retiré nos fermiers des connaissances nécessaires à améliorer nos terres et des propriétés précieuses de la chaux à cet effet? Devons-nous ces découvertes à aucun de ces "hommes pratiques" si vantés qui se moquent de la science et de l'érudition de nos livres? Non: nous en devons également donner crédit à la science.

De pareils faits et des faits de cette nature seulement suffisent pour confondre avec triomphe les vils détracteurs de la science comme étant un secours pour le fermier; et jusqu'à ce qu'ils puissent faire des découvertes, par leur "expérience pratique" tant vantée, aussi importantes que celle-ci, ils feront mieux d'agir prudemment en se taisant que de trahir leur ignorance en attaquant par leur stupidité ce qui est au dessus de leur intelligence ou ce qui est trop relevé pour convenir à leurs inclinations corrompues.

Sincèrement à vous, D.
New England Farmer.

MANIÈRE DE FAIRE LE SUCRE D'ÉRABLE,

Joël Woodworth, de Watertown, Comté de Jefferson, dont le sucre d'érable raffiné jusqu'au point d'en faire du sucre en pain, a obtenu le prix à la dernière foire d'agriculture, à Rochester, donne ainsi la description du procédé de manufacture dans une lettre qu'il adresse à ce sujet au Comité de la Société. Nous reproduisons ce qui suit du *Watertown Jeffersonian*.

Messieurs,—Je soumets à votre examen cinquante livres de sucre d'érable. Ci-suit la manière de le faire et de le clarifier:—

D'abord je nettoie parfaitement mes sceaux, mes cuves et mes chaudières; je fais bouillir la sève dans une chaudière à potasse, arrangée dans une anse de manière à protéger le bord de la chaudière tout autour contre le feu; je la fais bouillir toute la journée, ayant bien soin qu'il n'y ait rien dans la chaudière qui puisse lui faire prendre couleur et de la bien écumer. La nuit je mets assez de feu sous la chaudière pour faire bouillir la sève à peu près jusqu'à ce qu'elle devienne en sirop le lendemain matin; je l'ôte alors de la chaudière et la passe à travers une flanelle dans une cuve si elle est assez sucrée; si non, je la mets dans un chaudron, (suspendue à une perche de manière à pouvoir la mettre et remettre sur le feu à plaisir) et je la fais bouillir jusqu'à ce qu'elle devienne suffisamment sucrée; je la coule alors dans la cuve et la laisse reposer jusqu'au lendemain matin; je la prends alors avec le sirop dans la chaudière et les mêle ensemble dans

le chaudron en les brassant. Je me sers pour clarifier, disons cent livres de sucre, du blanc de cinq ou six œufs bien battus, d'environ une pinte de lait frais et d'une cuillerée de *saleratus* bien mélangés avec le sirop avant qu'il soit bouillant. Je fais alors un feu modéré au dessous du chaudron jusqu'à ce que l'écume soit toute formée; je l'écume alors, ayant bien soin de ne pas le laisser bouillir, de manière à ce qu'il monte dans la chaudière avant que j'aie fini de l'écumer; je le brasse alors, le laissant suffisamment en liquide pour qu'il s'égoûte un peu et je le laisse dans la chaudière jusqu'à ce qu'il soit bien grênelé. Je le mets alors dans des boîtes dont le fond va en rétrécissant et qui tiennent de cinquante à soixante livres, ayant une planche mince de posé à deux ou quatre pouces au dessus du fond et dans laquelle sont percés de petits trous pour laisser s'écouler la melasse que j'en fais sortir par le fond en le secouant légèrement. Je place au dessus du sucre dans la boîte un linge blanc humide et au dessus une planche arrangée de manière à empêcher le sucre de venir en contact avec l'air. Après qu'il a fini ou presque fini d'égoûter, je le dissous et le mets de nouveau en sucre, en renouvelant les mêmes procédés qu'aparavant pour le clarifier et l'égoûter.

Je certifie que ce qui précède est un exposé correct de ma manière de faire le sucre d'érable.

JOEL WOODWORTH.

TRAITEMENT DES COCHONS.—Le fermier Américain donne à ce sujet d'excellents avis. Il recommande d'engraisser les cochons de bonne heure dans la saison chaude vu qu'elle est plus favorable à cela que la froide.

Rien n'est plus vrai, si ce n'est que cet animal ne peut engraisser lorsqu'il souffre du froid et du malaise. La graisse consiste dans plus de la 70ième partie du carbon, mais si tout le carbon se consume en conservant la chaleur de l'animal, combien en restera-t-il pour l'engraisser? La chose est impossible. Si vous voulez engraisser vos cochons aisément et d'une manière économique, mettez les à l'abri; couchez les chaudement, nettoyez les et donnez leur de l'eau fraîche deux ou trois fois par jour, ainsi que de la nourriture, et d'après les recommandations du fermier Américain, un poteau pour se frotter, ce qui nous paraît être une bonne idée. On devrait leur donner du sel deux fois par semaine et en tout tems du charbon de bois, ou du bois pourri, ou tous les deux. Les cochons devraient aussi avoir une nourriture chaude.

Le Journal d'Agriculture Canadien.

MONTREAL, 1 MARS, 1844.

HOTEL DU GOUVERNEMENT.

17 Février, 1844.

MONSIEUR.—En réponse à votre lettre du 14 du courant, je suis chargé par le Gouverneur Général d'accuser la réception de deux numéros de votre Journal d'Agriculture et de vous exprimer le regret que Son Excellence éprouve en pensant que vous puissiez supposer qu'elle n'apprécie pas l'esprit d'intérêt public qui vous a porté à entreprendre la publication d'un journal aussi utile. Je suis chargé d'ajouter que

comme vous êtes d'opinion que l'annonce de l'appui de Son Excellence tendrait probablement à promouvoir le succès de ce journal, il vous est libre de le faire, attendu que Son Excellence approuve hautement cette publication et est très désireuse de l'encourager.

Le Gouverneur Général est heureux de voir que vous espérez être en état de le publier dans la langue française aussi bien que dans la langue anglaise et m'a prié de vous transmettre la traite ci-incluse pour £20, comme contribution de sa part pour aider à défrayer les dépenses extra que vous aurez à encourir en accomplissant ce but qui, Son Excellence l'espère, deviendra utile aux fermiers Canadiens d'origine française, en leur inculquant ces connaissances utiles qui pourront graduellement tendre à introduire parmi eux un système amélioré d'agriculture et rendre par là leur condition essentiellement meilleure.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très obéissant serviteur,

J. M. HIGGINSON.

Wm. Evans, Ecuier.

C'est pour nous une grande satisfaction de pouvoir publier la lettre ci-dessus que nous avons eu l'honneur de recevoir du Secrétaire privé de Son Excellence le Gouverneur Général, en nous transmettant la somme de £20 courant pour nous aider à la traduction et publication en langue française de notre journal d'agriculture. Nous n'attachons pas autant de prix, à dire vrai, au montant de ce secours pécuniaire que nous n'en attachons à l'approbation de la part de Son Excellence de notre journal, de son utilité et de nos motifs. Ce sera pour nous un stimulant nouvel et puissant pour nos tentatives à l'avenir, et qui nous donnera plus de confiance dans nos humbles efforts pour promouvoir l'amélioration de l'agriculture Canadienne que nous n'en avons jamais eu. Nous avons toujours eu à regretter le besoin de cette protection et de cet appui. Il était pour ainsi dire inutile de faire voir la nécessité et l'utilité d'introduire des améliorations dans notre agriculture si cette même nécessité et utilité ne pouvaient être senties par d'autres aussi bien qualifiés pour en juger que nous même. En recommandant ce que nous concevons être d'une importance vitale aux neuf-dixièmes de la population, il est extrêmement décourageant pour nous de voir que nos observations à ce sujet sont entièrement négligées, et qu'elles ne sont pas considérées sous le même point de vue que nous les envisageons. Nous espérons cependant que le tems est arrivé où l'opinion publique sera plus favorablement disposée à prendre en considération le véritable état de l'agriculture Canadienne et à adopter des mesures pour l'améliorer. Il est de la plus haute importance que Son Excellence le Gouverneur Général ait gracieusement consenti à faire connaître son approbation relativement à la circulation des renseignements utiles sur l'agriculture parmi les fermiers Canadiens. C'est dans tous les cas un bon exemple

pour tous ceux qui prétendent être intéressés à la prospérité réelle du pays et de ses habitans. C'est maintenant le tems de l'union, et si les classes opulentes veulent seulement venir de l'avant et contribuer raisonnablement en proportion de l'aide libérale que le Gouverneur Général a si généreusement souscrite, à la publication d'un Journal d'Agriculture en langue française, nous pourrions le faire parvenir à la ferme la plus éloignée de la Province et nous n'avons pas le moindre doute qu'elle ne produise des améliorations dans le système actuel d'agriculture. Il est absurde pour qui que ce soit d'avancer que ce journal ne produira aucun bien. Qu'on en fasse impartialement l'essai avant de se prononcer sur son inutilité. Aucune tentative n'a été faite jusqu'à présent pour instruire les fermiers. Si les fermiers des îles britanniques eussent été ainsi négligés, ils seraient peut-être aussi en arrière que nous pour ce qui regarde les améliorations. Ce ne sont point les fermiers qui ont le plus encouragé les améliorations utiles, mais bien les riches propriétaires et autres qui n'ont aucun rapport avec l'agriculture. Nous ne pouvons par conséquent nous attendre de la part de nos fermiers Canadiens dont l'éducation est généralement peu soignée, à ce que nos fermiers anglais, irlandais ou écossais n'ont jamais pu faire pour eux-mêmes, tant qu'ils n'ont pas été encouragés par d'autres qui ont fait les premières dépenses dans leurs essais, ou qu'on ne leur en a pas donné l'exemple. Les vieux cultivateurs du pays en Canada ont l'avantage de connaître avant de venir ici le mode d'agriculture anglais et ils ont tous les ans les moyens d'acquérir de nouveaux renseignemens par les émigrés qui arrivent et par la lecture de journaux d'agriculture. Les fermiers canadiens d'origine française n'ont pas ces avantages, et quoiqu'en bien des endroits ils aient devant eux l'exemple des fermiers du vieux pays, cependant ils n'ont pas de renseignemens à lire et à étudier à loisir dans leurs maisons. Un journal d'agriculture dans leur langue les induirait à lire et à réfléchir sur ce qu'on leur soumet et leur recommande. Il y a beaucoup de renseignemens précieux sur le sujet de l'agriculture de publiés en France; on pourrait faire de ces publications des choix qui pourraient intéresser les canadiens. Nous ne désirons pas exclusion de notre journal aucun renseignement utile qui pourrait nous être procuré au sujet de l'agriculture. Si donc aucun individu croit qu'il peut nous envoyer des renseignemens utiles, qu'il ait la bonté de nous les transmettre et nous les publierons s'ils portent avec eux le caractère de l'utilité. Si nous avions seulement douze cent souscripteurs, nous serions en état de publier deux ou trois mille copies et nous disposerions de la moitié de ce nombre à très bas prix pour le distribuer parmi les classes les plus pauvres de fermiers canadiens.

Le besoin de capitaux suffisants se fait rudement sentir en Canada et particulièrement parmi la classe agricole. Une de nos principales objections à l'entretien du commerce des produits étrangers a toujours été que ce commerce absorbait une trop grande partie des fonds

appartenans aux individus liés avec le Canada, de telle manière que ce commerce n'était pas des plus avantageux pour les intérêts généraux de ce pays. L'entretien de ce commerce n'est pas ce qu'il y a de mieux pour des pays qui n'ont que des capitaux médiocres par ce qu'il faudrait employer tous ces capitaux pour donner de l'activité à l'industrie intérieure qui doit toujours avoir la préférence. C'est par les produits de notre propre pays que nous devons suppléer à tous nos besoins. Quant à ce qui concerne les moyens du fermier, l'abondance et l'excellence de nos propres produits nous fournira les moyens du commerce intérieur aussi bien que du commerce extérieur, et ceux qui ont à cœur la propriété des deux devraient faire tout en leur pouvoir pour augmenter le montant et la valeur de nos propres produits. C'est là le vrai moyen de nous assurer un commerce florissant à l'intérieur et à l'extérieur. Voici ce qu'observe un auteur très éminent. "Le commerce intérieur d'un pays, quoiqu'il soit moins évident et moins brillant à cause de ses ramifications minutieuses n'en est pas moins le plus considérable et le plus avantageux; car le résultat et les produits de ce commerce sont nécessairement des produits du pays. Il met en mouvement une double production et les profits n'en sont pas partagés par les étrangers. Voilà pourquoi les chemins, les canaux, les ponts et tous les moyens en un mot de faciliter les communications intérieures sont favorables à la prospérité nationale." Nous concourons parfaitement avec l'opinion de l'auteur et nous désirerions, voir nos moyens de communication tant sous le rapport des chemins que sous celui des ponts, des chemins de fer et des canaux s'étendre dans toutes les directions du pays où il y eut quelque chance qu'ils fussent utiles pour qu'ils passassent pour le présent le coût de leur entretien. Des moyens convenables d'accès au marché encouragent les produits et sont d'un grand avantage tant pour celui qui entretient les produits que pour celui qui les consomme. On peut employer les capitaux bien plus sûrement et bien plus avantageusement pour l'amélioration des terres et la production des récoltes là où il y a des moyens faciles d'accès aux marchés que là où il n'y en a point. Des capitaux employés à l'agriculture sous des circonstances favorables doivent produire ordinairement les plus grands avantages dans un pays comme celui-ci, par ce que c'est le moyen de procurer de l'emploi à un nombre considérable de personnes, et doivent se reproduire avec gain pour être de nouveau employés de la même manière et avec les mêmes résultats. Pour qu'il y ait un encouragement raisonnable en fait d'agriculture, le fermier ou le propriétaire de terres devrait toujours être en état de réaliser ses dépenses avec un profit convenable. Il devrait avoir comme revenu des produits un profit raisonnable pour les services productifs de la terre, un intérêt pour les services productifs des capitaux employés et des gages à raison de son habileté et de son travail qui ont mis le tout en mouvement: en un mot le produit annuel devrait rembourser les dépenses pécu-

niaires, celles encourrues pour se procurer le fumier et les bestiaux, &c; de manière qu'il puisse être mis en possession d'une valeur égale à celle des capitaux avec lesquels il a commencé, tout en lui faisant compte de tout ce que nous avons énuméré et d'un profit convenable en sus. Par cette rémunération honnête les capitaux pourraient être conservés et constamment augmentés. Pour peu que la compétition étrangère apporte de protection et que la terre soit conduite avec ordre, économie et intelligence sous un système de culture judicieux, nous espérons que le fermier qui possède des terres suffisantes sera en état de réaliser le surplus après avoir placé de nouveau le montant entier de ses fonds et défrayé ses dépenses raisonnables et celles de sa famille. S'il peut alors employer le tout ou partie de ce surplus en faisant de nouveaux produits par la culture d'une plus grande étendue de terre ou par l'achat d'autres bestiaux, et par l'emploi et le soutien d'un plus grand nombre de journaliers et qu'il puisse en conséquence à la fin de l'année obtenir des produits suffisants pour placer de nouveau toutes ses dépenses avec profit, et qu'il emploie encore tout ceci de la même manière l'année suivante, ce serait un moyen d'augmenter et de doubler bientôt nos fonds et nos produits, et d'améliorer considérablement notre situation. C'est de cette manière seulement que nous pourrions réellement augmenter nos capitaux et les rendre des plus avantageux à toutes les classes de la société. Il est en notre pouvoir de réaliser ces changemens favorables dans notre position en adoptant les moyens convenables à cet effet.

Il y a une protection et un encouragement raisonnables pour les capitaux qui sont maintenant employés à l'agriculture et que nous n'avons jamais eu auparavant, avantage dont nous devrions nous prévaloir. Il est impossible d'imaginer aucun plan qui puisse produire autant de bien en général aux habitans du Canada que celui d'améliorer et de faire prospérer l'agriculture, afin de produire abondamment ce qui sera nécessaire pour assurer le commerce tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le fermier qui récolte un surplus devrait l'échanger et le vendre au marchand ou au commerçant pour ce dont ils peuvent avoir besoin en fait de produits étrangers et de manufactures anglaises et canadiennes. La prospérité du Canada dépend si manifestement de la valeur et du montant de ses produits, qu'il est surprenant de voir que tous les hommes d'éducation dans la province qui sont établis dans ce pays ne soient pas empressés d'augmenter le montant et d'améliorer la valeur de ces produits. Les terres vacantes dans ce pays sont négligées quand on pourrait en toute certitude leur faire rapporter un produit annuel de plus du double de leur valeur actuelle, augmentation dans leur valeur qui équivaldrait celle de plusieurs millions de louis pour les habitans de la province. Et ceci n'en vaut pas la peine, nous ne savons plus où nous en sommes.

L'auteur que nous avons cité ajoute encore : "la faculté de ramasser des fonds ou en d'autres mots des

produits est, je le crois, une des causes de la supériorité immense de l'homme sur la brute. Les capitaux quand on les ramasse sont un engin puissant destiné à l'usage de l'homme seul. Il peut consacrer à l'emploi les accumulations de plusieurs générations et cela avec succès. Les autres animaux peuvent tout au plus commander leurs amas respectifs réunis ensemble dans le cours de quelques jours ou tout au plus d'une saison, ce qui ne peut pas former un montant considérable; de manière qu'en leur accordant même ce degré d'intelligence qu'ils ne paraissent pas posséder, cette intelligence serait encore inefficace à raison des matériaux qui leur manquent pour la mettre en mouvement. Il est à remarquer de plus que les pouvoirs qui résultent à l'homme de la faculté d'accumuler des capitaux sont absolument indéfinis; car on ne peut pas assigner de limites aux capitaux qu'il peut accumuler avec l'aide du temps, de l'industrie et de la frugalité."

INSTRUMENS DE FERME.

C'est un sujet d'une importance vitale pour le fermier et pour ceux qu'il emploie que d'avoir des outils et des instrumens de ferme qui soient construits de la manière la plus achevée et avec les meilleurs matériaux. Au moyen de ces instrumens, l'ouvrage peut être exécuté avec beaucoup plus d'aise de la part de celui qui le fait et bien mieux qu'avec des instrumens défectueux et d'une qualité inférieure, tels que ceux qui sont généralement importés dans ce pays. Les fabricateurs devraient savoir que les instrumens qu'ils font doivent être utiles à l'acheteur aussi bien qu'avantageux à ceux qui les vendent; de petits instrumens d'un usage très ordinaire sur toutes les fermes bien cultivées tels que des pioches, des bèches et des fourches à foin et à fumier, &c. se vendent ici à des prix élevés comparativement aux prix anglais auxquels se vendent ces articles qui sont cependant de la meilleure qualité. Les pioches et les pelles dont on se sert sur une ferme devaient être invariablement gar-
dées d'acier et faites de fer battu au lieu de fer en feuilles telles que celles que l'on importe ici. Celles que l'on importe maintenant pourraient convenir assez bien pour les travaux publics, où l'on est sujet à en abuser; mais pour faire des égouts et autres ouvrages sur une ferme, il faut employer la meilleure qualité possible de pioches et de pelles, et avec ces instrumens un homme peut faire deux fois autant d'ouvrage et bien mieux qu'avec celles dont on se sert ici. Elles sont émoussées, pesantes et ne conserveront point leur taillant pour bien travailler. Les marchands qui importent se trompent grossièrement, s'ils croient que les cultivateurs préféreront acheter de mauvais instrumens pour ainsi dire à aucun prix que de payer raisonnablement pour des bons. On peut avoir en Angleterre les meilleurs instrumens d'agriculture que l'on puisse trouver et il ne serait que raisonnable de faire l'expérience en important dans ce pays la meilleure qualité d'instrumens et donnant par là aux cultivateurs une occasion

de se décider, s'ils donneront la préférence aux meilleurs instrumens ou s'ils se contenteront d'en acheter de mauvais. Ils n'ont jamais eu d'occasion depuis que nous habitons le Canada de choisir entre les mauvais et les bons parce qu'il n'y en a pas eu de cette dernière qualité. Nous ne faisons pas ces observations dans la vue de harrasser ou de nuire au marchand ; mais c'est dans l'espérance que l'on puisse importer une meilleure qualité d'instrumens, d'abord sur un pied moins étendu afin d'en faire l'expérience. Il est à regretter que dans ce siècle d'améliorations les cultivateurs en Canada ne puissent pas obtenir les meilleurs instrumens possibles pour leurs ouvrages. Nous avons vu des pioches et des fourches à foin telles qu'on s'en sert sur les fermes en Angleterre et un seul de ces instrumens serait meilleur qu'une demie douzaine de ceux qu'on se procure généralement ici. Ces articles avaient été importés par des émigrés.

BÂTIMENS DE FERME.

Il est nécessaire qu'il y ait des bâtimens sur la ferme afin de mettre le fermier en état de conserver son foin, son grain et ses autres récoltes, et de battre et préparer les produits de la terre pour son usage et pour le marché ; aussi pour le mettre en état de nourrir ses chevaux et ses bestiaux, de partager, nourrir et mettre à l'abri ses autres animaux, et de préparer et ramasser ses fumiers. Pour l'économie des travaux les bâtimens devraient être aussi prêts que possible du centre des terres cultivées. La plus grande partie des produits de la ferme doivent être d'abord transportés dans les bâtimens, et le fumier en doit être aussi transporté dans les champs ; il est par conséquent important que les parties cultivées de la ferme ne soient pas suffisamment éloignées des bâtimens pour faire perdre du temps aux hommes et aux bestiaux qui travaillent en parcourant cet espace. Mais quoiqu'une position centrale des bâtimens soit bien à désirer, il est souvent nécessaire ou utile de sacrifier ce point pour s'en assurer d'autres. Un objet de première importance est de pouvoir se procurer de l'eau suffisamment pour les besoins domestiques et pour l'usage des bestiaux. Ceci ne peut pas s'obtenir dans toutes les situations, et voilà pourquoi il faut souvent sacrifier cette utilité de position dans les bâtimens afin de se procurer les besoins nécessaires en fait d'eau. Quelquefois on peut se procurer de l'eau en quantité suffisante en creusant des puits : mais il vaut toujours mieux se la procurer par un courant permanent, afin que les bestiaux puissent être abreuvés en tout tems sans qu'il soit nécessaire de tirer de l'eau du fond des puits. Il est aussi à remarquer que l'eau que l'on tire d'une source permanente vaut mieux pour les bestiaux que celle que l'on tire du fond des puits. Là où il n'y a point de ruisseau ou de rivière, on peut souvent faire venir l'eau à une certaine distance dans les bâtimens par le moyen d'égoûts ou de canaux. Quand on est pour construire des bâtimens sur une ferme, on ne devrait jamais oublier d'ex-

aminer d'abord les moyens de procurer ces matériaux si essentiels. Quelque soit donc l'avantage d'une position centrale pour les bâtimens d'une ferme, on doit souvent sacrifier cet objet, afin de s'assurer les avantages plus grands encore d'un réservoir d'eau suffisant, sans se donner beaucoup de peine pour l'obtenir.

La grandeur et la distribution des différentes parties des bâtimens de la ferme dépendent de la nature et de l'étendue de la ferme, et du genre de soin que l'on en veut prendre. C'est manquer de jugement que d'avoir des bâtimens plus grands qu'il n'est nécessaire. Leur construction d'abord occasionne des dépenses considérables et leur entretien coûte aussi quelque chose. C'est par conséquent perdre ses capitaux que de construire des bâtimens plus grands que ne l'exige la ferme. La distribution la plus convenable des bâtimens d'une ferme est celle d'un quarré ouvert du côté sud de manière à laisser rentrer l'air pour les bestiaux qui sont dans les cours et à laisser le soleil les réchauffer suffisamment en hiver. La cour devrait être partagée de manière à séparer les vieux bestiaux d'avec les jeunes ; et il est aussi nécessaire qu'il y ait une cour pour les moutons, ainsi qu'un bâtiment pour les garder, partagé de manière à séparer les jeunes d'avec les vieux, et les brebis d'avec leurs petits dans la saison. Les granges devraient être placées dans le centre au côté nord du quarré, de manière à être dans la position la plus propice pour fournir de la paille aux étables et aux bâtimens des bestiaux. Il devrait aussi y avoir un grenier pour y conserver du bled et des graines de toutes sortes. Cette bâtisse devrait être seule, au côté nord du quarré, détachée de tous les autres bâtimens et élevée de terre de manière à la protéger contre la vermine. Elle devrait contenir des dépenses pour différentes espèces de grains et on devrait la tenir sèche, nette et bien éventée. Dans les différentes divisions de la cour, il devrait y avoir des rateliers pour y tenir de la paille et autre fourrage pour les animaux et les moutons. Il devrait y avoir des auges contenant de l'eau et dans les cours à mouton de petites auges pour les nourrir de racines et de grains. Les bâtimens des bestiaux devraient être construits proprement et de manière à être éventés. Il devrait y avoir des canaux ouverts derrière les animaux pour transporter l'urine dans des citernes construites à propos, à moins qu'il n'y ait des voutes sous l'étable pour recevoir le fumier et l'urine, ce qui est bien le meilleur plan là où la chose est possible et la terre favorable. Le bâtiment le mieux fait pour les bestiaux est celui où chaque animal a son entredeux, les séparations étant divisées par de petites cloisons formées de planches suffisamment hautes pour empêcher les animaux de se nuire l'un à l'autre. A ces cloisons sont attachés des verges ou barres de fer verticales sur chacune desquelles il y a un anneau auquel est attachée la chaîne qui passe dans le cou de l'animal ; et de plus ces entredeux sont divisés par de petites cloisons et par un sentier qui porte la nourriture aux bestiaux de chaque côté.

Nous continuerons ce sujet dans notre prochain numéro.

Le tems n'est pas éloigné où les cultivateurs auront à recommencer leurs travaux dans les champs, et nous désirons leur recommander particulièrement de faire toutes les diligences possibles pour bien exécuter leurs ouvrages et pour finir à tems les semences et les plantations du printemps. Les cultivateurs devraient connaître la nécessité qu'il y a d'introduire un meilleur système d'agriculture en Canada. La différence en quantité et en valeur entre une bonne et une mauvaise récolte est très grande, et pourrait en général indemniser le cultivateur pour son trouble *extra*. Un arpent de terre semé de bled pourrait généralement produire une récolte de vingt minots; mais si le même espace de terrain était bien cultivé, il pourrait en produire trente; ce qui paierait amplement les dépenses *extra*. Dix minots de bled paieraient suffisamment pour un arpent de terre pour l'été suivant, et engraisseraient en même tems ce terrain, qui, par ce traitement, serait beaucoup amélioré en produisant une récolte de bled, et cette amélioration serait remboursée par le produit de la terre elle-même qui augmenterait en conséquence. Telle est la vraie manière d'effectuer des améliorations avec avantage pour le cultivateur, pour le journalier qui l'emploie et pour le pays en général. Nous ne recommanderons pas aux fermiers des dépenses folles et extravagantes pour des améliorations qui ne rapporteraient peut-être pas de quoi rembourser ces dépenses. Les fonds du cultivateur sont trop limités pour les appliquer là où il n'en retirerait point des profits suffisants. Nous recommanderons seulement ce que nous sommes certain qu'il serait avantageux de faire pour le cultivateur, mais nous ne pouvons répondre du succès de nos recommandations à moins que l'ouvrage ne soit exécuté comme il doit l'être. Il est inutile de parler des avantages que retirerait une terre qui en aurait besoin en étant labourée pendant l'été si l'ouvrage n'était pas bien fait. Il servirait de rien de donner à une terre le premier labourage au printemps ou en été quand elle aurait dû recevoir le labourage l'automne précédent; et à moins que la terre ne soit travaillée et nettoyée en la labourant, en la hersant et en y mettant le feu, ou en enlevant les mauvaises herbes ou la verdure qui peut couvrir le sol, elle n'en peut pas retirer de grands avantages. Le but du labourage d'une terre en été est d'ouvrir le sol, de l'exposer à l'influence du soleil et de l'atmosphère, de le nettoyer complètement et en un mot d'en faire comme un jardin bien cultivé. A moins qu'on ne s'y prenne de cette manière, on ne peut pas s'attendre à des résultats favorables de l'ouvrage.

Les récoltes misérables et remplies de mauvaises herbes que nous avons en Canada sont les effets d'un mauvais système de culture et de révolution dans ces récoltes. En bien des endroits la terre n'est pas bien cultivée; le labourage n'est pas bien exécuté et on ne

peut pas bien herser la terre là où elle n'est pas bien égoutée et bien labourée. Si la terre est humide quand on la labore, elle ne pourra pas être hersée jusqu'à ce qu'elle soit labourée de nouveau. Il en est de même du sol aride mal labouré; il ne se hersera pas bien et ne couvrira pas la graine. Il n'y a qu'une manière de bien labourer et si on ne l'emploie pas, toutes les opérations subséquentes seront imparfaitement exécutées. Il faut tourner une certaine quantité de terre pour que l'on puisse couvrir la graine en hersant, et il ne faut pas qu'aucune partie de la surface reste sans être ainsi tournée. Un bon labourage est ce que le cultivateur a de plus difficile à faire, et un labourer soigneux et attentif vaut deux fois autant qu'un labourer insouciant ou qui ignore son métier. Il est extrêmement difficile de trouver un labourer qui soit qualifié sous tous les rapports pour rendre justice à son maître et même les cultivateurs qui labourent pour eux-mêmes ne sont pas toujours de bons labourers. Le terrain pour produire de bonnes récoltes doit être bien labouré, suffisamment égouté et fertile. Il vaudrait beaucoup mieux pour le cultivateur de ne labourer, égoutter et cultiver, comme il faut, dix arpens que cinquante, s'il le fait d'une manière négligente et malpropre. On a souvent vu en Canada qu'une récolte de cinquante arpens de terre n'égalait pas en valeur et en quantité celle que pouvait produire dix arpens du même sol plus judicieusement cultivés et mieux soignés. Nous espérons que l'époque n'est pas éloignée où l'on verra un grand changement dans l'amélioration de l'agriculture canadienne dans ses différentes branches. Il est tems que ce changement s'opère, si l'on désire réellement le bien et la prospérité du pays.

Nous espérons que les cultivateurs réussiraient cette année à faire une bonne récolte de bled. Le seul moyen de s'en assurer est de semer le bled qui a poussé l'année dernière avec succès et qui a été exempt de rouille et de la mouche, et aussi de le semer à la même époque que l'année dernière. Les cultivateurs devraient tremper la graine avant de la semer et la nettoyer de tous les mauvais grains qui reviendront sur l'eau, ayant soin de l'assécher après qu'elle en sera sortie avec de la chaux ou de la cendre. Si on la trempe et qu'on la nettoie soigneusement, ce procédé aura l'effet d'empêcher qu'il ne se gâte dans la récolte. Il est plus inutile de semer de la mauvaise graine ou de la graine légère et c'est ce que le cultivateur devrait avoir soin d'éviter. Il vaut bien mieux mettre de côté ces graines et les donner aux cochons et aux poules que de les semer. Cette observation s'applique à toute espèce de graine, mais particulièrement à l'orge et au bled que l'on devrait tremper et nettoyer de la même manière. Si l'on n'a pas ainsi soin de l'orge, elle est très exposée à se gâter et à occasionner par là une perte considérable dans la récolte. C'est aussi un bon plan que de changer souvent les graines en tachant de les changer pour le mieux. C'est un mauvais système que de semer différentes espèces de graines ou de végétaux mêlés ensemble. Ils mûrissent rarement ensemble.

et ne se vendront jamais aussi cher que s'ils n'étaient pas mélangés. Il n'y a rien qui excuse l'usage de semer des graines de mauvaises herbes avec nos grains, quoique cela se fasse souvent ici au grand préjudice des cultivateurs en général. Il est assez fatigant d'avoir à arracher les mauvaises herbes de nos récoltes, mais c'est être bien mauvais cultivateur que de les faire pousser en en semant de la graine. Une grande partie de la nourriture du sol se perd pour faire pousser des mauvaises herbes au lieu de plantes utiles. Ceci n'est pas seulement une perte mais encore un dés-honneur pour l'agriculture canadienne. On peut, à dire vrai, convertir les mauvaises herbes en fumier; mais il en est aussi de même de plantes utiles et qui pourraient nourrir l'homme et les animaux.

Dans tous les pays où on laisse pousser les mauvaises herbes dans la culture des récoltes, c'est un indice certain d'une agriculture négligée et qui ne donne aucun profit. Le moyen le plus efficace d'arracher les mauvaises herbes est de nettoyer la terre avant d'y semer le grain, ou d'ensemencer comme prairie des terres qui ont pendant longtemps donné des récoltes de bled. Il vaudra mieux empêcher qu'elles ne poussent en récolte, que d'avoir à les enlever après qu'elles seront poussées. L'apparence des terres en culture en Canada serait infiniment plus imposante à l'œil si les récoltes étaient bonnes et exemptes de mauvaises herbes. Quelques uns des endroits les plus riches et les plus fertiles de la terre du fermier et qui avoisinent sa maison et ses bâtimens sont couverts de mauvaises herbes (qui les occupent constamment d'année en année) longues et surabondantes et qui, avec un petit peu de trouble, pourraient donner un produit de valeur. Si la terre ne vaut pas la peine qu'on en arrache les mauvaises herbes, il vaudrait mieux la laisser à l'abandon que de faire la dépense de la labourer et de l'ensemencer là où l'on n'en peut retirer la moitié d'une récolte. Les travaux et la terre dont on ne retire que des demi-récoltes sont à peu près perdus. Une pleine récolte indemniserait mieux le cultivateur des travaux qu'il aura judicieusement faits pour y parvenir qu'une demi-récolte ne l'indemniserait pour ceux qu'il aura fait pour la retirer. Lorsque la terre est bien nettoyée, bien asséchée et suffisamment fertile, elle sera toujours dans un état à produire de bonnes récoltes et le cultivateur peut être sûr qu'il en retirera cette bonne récolte; mais lorsque la terre est pauvre et sèche, il ne peut avoir aucune espérance d'en retirer du profit sous le rapport de la récolte.

COURS DE FERME.

La construction judicieuse d'une cour de ferme est de la plus grande conséquence pour faire le fumier et l'empêcher de se gâter. En Canada où il tombe une si grande quantité de neige que le vent ramasse dans la cour de la ferme, il est extrêmement difficile de conserver le fumier. On devrait par conséquent, s'il est possible, le tenir à couvert ou le transporter dans les

champs aussitôt qu'on le découvre. Nous ne voyons pas comment on peut conserver ici en hiver l'urine des bestiaux et des chevaux, à moins que ce ne soit au moyen de citernes sous les étables où l'urine puisse être transportée avant qu'elle ne gèle. Là où il y a beaucoup de citernes et où on la conserve constamment sous les bestiaux et les chevaux, la paille s'imbibe et conserve la plus grande partie de l'urine. En été et lorsque les tas de fumier ne sont pas gelés, l'urine et le fumier liquide pourraient être jetés constamment parmi les tas de fumier, s'y imbiberaient et ne se perdraient point; mais lorsque les tas de fumier sont gelés en hiver, ceci ne peut se pratiquer. Les citernes rembourseraient bientôt les frais de leur construction. On perd en Canada une quantité considérable de notre meilleur fumier en conséquence de la mauvaise construction de nos bâtimens, de nos étables et de nos cours. Toute ferme qui a de la terre à mousse pourrait produire une grande quantité de fumier en charroyant dans la cour de la ferme en été une partie de ce sol à mousse et en laissant les animaux la fouler à leurs pieds et en y mêlant de la terre d'une qualité différente, ainsi qu'en y ajoutant de la chaux à sel et du gypse, et en en faisant un tas dans l'automne et lorsqu'elle sera suffisamment fermentée en la répandant sur de la terre à herbe comme une préparation, ou avant de semer. On dit que la chaux est très nécessaire dans les terres où le fer abonde. La mousse servira très bien pour travailler dans un sol léger et sablonneux, et l'améliorera considérablement, de même que le sable pris de la colline améliorera les terres à mousse. En préparant et mêlant le sol avec des terres de différentes qualités, on obtiendra invariablement des améliorations. Ce mode d'amélioration est généralement au pouvoir des cultivateurs et nous ne croyons pas qu'il y en ait un meilleur quoiqu'on y ait rarement recours en Canada.

MOUTONS.

Dans les états voisins de l'Union les moutons sont généralement de la race des mérinos et comme moutons ils ne servent à rien. La laine doit être le principal objet que l'on ait en vue en gardant de pareils moutons. Nous regrettons de voir que cette race de moutons s'introduisit à une certaine étendue en Canada. Nous croyons que les races de New Leicester et de South Down seraient de beaucoup préférables, parcequ'elles fourniraient de la laine et des moutons d'une bonne qualité. Nous pouvons avoir ici d'aussi bons moutons et d'aussi bonne laine que dans les îles britanniques, et les moutons de Leicester et de South Down paraîtraient bien mieux dans nos paturages et sur nos tables, que les misérables moutons de mérinos. Ces derniers peuvent être faciles à garder attendu que la laine est le seul objet qu'on ait en vue en les gardant; mais nous ne croyons pas qu'ils puissent être profitables. Les moutons canadiens dont la race n'est pas améliorée ne font pas un très bon assortiment; mais en les accouplant avec ceux de South Down ou

de Leicester, on pourrait les améliorer beaucoup et en faire un assortiment avantageux. Des bâtimens bien construits pour les moutons et des cours sont essentiels pour en faire un bon assortiment pour les fermiers. A moins que les agneaux ne soient bien conservés, ce qu'on ne peut faire sans leur donner une bonne nourriture et sans les mettre à l'abri, on n'en peut avoir un bon assortiment. Nous reviendrons encore sur ce sujet. *

LE JOURNAL D'AGRICULTURE CANADIEN.

La Presse s'est hâté d'annoncer au public cette intéressante publication. J'aime à croire que tous les vrais amis du pays, ceux qui ont à cœur ses plus chers intérêts ont applaudi à cette mesure, et qu'ils s'empresseront d'appuyer le courageux auteur d'une si noble et belle entreprise. Elle est vraiment patriotique, en effet, et si l'on sait l'apprécier et en profiter, elle peut faire naître les plus douces espérances et exercer une grande influence sur les destinées, l'heureux avenir de notre patrie. Que les hommes de cœur et de bonne volonté s'unissent, et cet heureux avenir est à nous.

Il serait fort inutile de répéter ici ce qui est admis par tout le monde, savoir : que l'Agriculture est la source la plus certaine de richesses et de prospérité, le principe fondamental de la force, de la stabilité et de l'existence d'un peuple comme du gouvernement qui le régit : conséquemment, qu'elle est le principe vital et le soutien de toute la société. Il importe donc à chacun de ses membres que l'Agriculture soit florissante et encouragée. Hommes de robes et de professions, commerçants et ouvriers, tous, aussi bien que le cultivateur, sont visiblement intéressés en cette cause. Personne ne devrait donc refuser d'encourager et de soutenir une mesure capable d'améliorer et de perfectionner chez nous un art de première nécessité ; un art si nécessaire surtout à la grande majorité des canadiens, à leurs intérêts nationaux. L'exemple des classes supérieures est très nécessaire en cette occasion. Nos braves, honnêtes et vertueux cultivateurs, tout intelligens et adroits qu'ils sont, n'ont ni l'esprit d'invention, ni l'amour de changemens dans leurs usages et habitudes ; ils sont même défiants des innovations ; ils resteront toujours dans la même indifférence, si le bon exemple qu'ils ont droit d'attendre des principaux citoyens ne vient les exciter, les éclairer et les convaincre. J'aime à me persuader que toute personne instruite et influente de chaque localité va faire tout son possible afin d'engager les Cultivateurs à souscrire, aussi eux, au Journal d'Agriculture, afin de répandre des connaissances trop ignorées jusqu'ici et trop longtems négligées. Il est fort aisé de comprendre qu'en secondant les efforts constants et les travaux méritoires de l'Editeur, c'est le mettre en état de nous être utile et de nous rendre le plus grand service. Dans mon humble opinion, ce serait en rendre un très grand au pays que d'engager

les chefs de famille à s'unir plusieurs ensemble afin d'avoir en commun une ou plusieurs copies du Journal d'Agriculture ; de se réunir aux heures de leur repos pour lire et entendre ce qui les intéresse si vivement : d'avoir à chaque Ecole un exemplaire à la disposition du Maître et des Ecoliers. C'est, je crois, le plus sûr et meilleur moyen de tirer avantage de l'occasion présente et d'en assurer les heureux résultats.

Canadiens, comprenons bien qu'il nous importe à tous de profiter de cette occasion favorable qui ne se présentera plus de sitôt, peut-être : ne décourageons pas un talent qui nous est nécessaire. Car qui peut douter que nous n'ayons un besoin urgent de principes, de renseignemens et d'expériences, de changemens et d'améliorations dans notre système de culture actuel, si nous voulons conserver notre belle position, assurer notre bien-être individuel et promouvoir la prospérité publique ? Qui n'a pas entendu les étrangers qui visitent le Canada et qui envient le bonheur de ses habitans, nous reprocher d'être rétrogrades, de tenir à des routines vicieuses, et de ne pas profiter de nos grandes ressources agricoles ? Ces reproches doivent aller au cœur de tout bon Canadien qui veut et aime son bien particulier comme son honneur national. Il n'est pas besoin d'effort de génie ni de longues observations pour reconnaître la perte d'une bonne partie des engrais, et le mauvais emploi d'une autre ; le défaut et manque de bons pâturages. Ce sont, on le sait bien, deux parties importantes dans l'économie rurale. Que l'on calcule les souffrances et les pertes considérables que le Cultivateur éprouve par suite de ce déplorable état de choses. N'a-t-on jamais vu des terres réputées avides et stériles devenir des riches et belles propriétés, en passant entre les mains d'un maître plus expert et plus soigneux ? Ce ne sera pas un Canadien, je pense, qui niera que notre sol et notre climat ne soient très favorables pour faire de son pays natal un pays aussi riche et aussi fertile qu'aucun autre, si l'on y fait usage judicieux des moyens que la nature et l'art mettent à notre disposition. Hé bien, voici un ouvrage mis à la portée de la généralité de nos concitoyens parlant la langue française, répondant au grand besoin et à la disette que l'on éprouve, en cette partie du Canada, de renseignemens exacts et de principes sur cet art. Voici un homme distingué par ses talens, ses connaissances et son expérience en agriculture, un homme réputé le premier agronome et praticien habile du pays qui vient nous offrir le fruit de ses travaux et de sa longue application en cette branche ; qui nous démontre nos ressources, nous expose des procédés couronnés d'un succès constant, les plus approuvés par l'expérience dans notre pays, dont les résultats peuvent se constater ; qui nous enseigne les moyens de fertiliser et d'enrichir nos propriétés et d'en rehausser le prix, de multiplier et d'améliorer nos produits et nos troupeaux. Qui pourrait être indifférent à une pareille entreprise ? Qu'est-ce qui peut en assurer le suc-

çès ? Notre coopération. Notre honneur comme notre intérêt y sont évidemment intéressés.

Patient lecteur, pardonnez à la longueur de cette invitation, et terminons en exprimant le désir que l'habile et courageux Editeur du Journal d'Agriculture Canadien soit tellement secondé et encouragé par ses concitoyens qu'il soit mis en état de nous fournir tout ce qu'il est nécessaire de savoir et connaître sur la science et l'art de cultiver, théorie et pratique en même tems : que son Journal soit vraiment le guide fidèle du Cultivateur Canadien, le livre tellement élémentaire et classique que l'on puisse le mettre entre les mains des Enfants aux Ecoles. Encore une dernière fois, c'est le meilleur moyen que le Cultivateur Canadien soit non-seulement bon laboureur, mais bon et vrai Agriculteur de fait, comme il l'est généralement par état et par droit de propriété.

UN CUBE'.

A L'EDITEUR DU JOURNAL D'AGRICULTURE.

MONSIEUR,—C'est avec le plus grand plaisir que j'ai vu que vous vous étiez décidé à donner votre intéressant Journal d'Agriculture en français ; cet ouvrage nous manquait totalement, et je souhaite que le votre reçoive le plus grand encouragement possible ; mais nos pauvres habitans ne se réveillent pas de leur léthargie, ils sont toujours comme engourdis dans leurs vieilles pratiques, et ils ne veulent pas qu'on les en retire ; aux observations qu'on peut leur faire, ils répondent que leurs terres ont vieilli, ou que ce sont les mouches qui dévorent tout, et qu'il n'y a aucun moyen de détruire ces insectes. Ils n'ont peut-être pas de tort en cela, il n'y a que celui qui les a envoyés, qui pourra les faire disparaître quand il lui plaira. Mais nos habitans ont tort de s'en tenir toujours à l'ancienne coutume. Quand leurs pères ont commencé à cultiver ce pays, les terres avaient toute leur vigueur, et étaient engraisées naturellement par le déchet des forêts, par les alluvions et autres causes inconnues dans les pays sauvages ; ces terres à force de produire tous les ans presque toujours les mêmes récoltes ont perdu leurs sels, et autres matières productives ; car si les Physiciens prétendent que la végétation est due aux différens gaz, ces gaz ne sont toujours dû eux-même qu'à la décomposition des matières premières. Il conviendra donc de faire comprendre aux agriculteurs de ce pays, que si leurs terres ont vieilli il faut les rajeunir ; on peut leur dire : comment fait-on dans les vieux pays où l'on cultive des terres depuis trois à quatre mille ans ? Croyez-vous qu'on ne les ait pas rajeunies, et qu'on n'en ait point changé la culture bien des fois. Pour la génération présente, je crains bien qu'on ne pêche dans le désert ; mais grâce aux soins et à la libéralité de notre Législature, il est à espérer que la suivante profitera mieux des leçons qu'elle sera à même de recevoir. Ainsi donc si votre Journal n'a pas tout d'un coup l'encouragement qu'il mérite, il ne faut pas désespérer ; il viendra un tems qu'il ne suffira point,

qu'il vous faudra l'augmenter, et même l'enrichir de gravures, comme les Journaux d'Agriculture de l'Europe et des Etats-Unis.

Si nos habitans s'entendaient à former des Sociétés d'Agriculture, dans chaque paroisse, ce serait un premier pas de fait ; on dit qu'il y en a eu quelques essais dans certaines paroisses, cela pourra donner le branle aux autres : le bon exemple a toujours une bonne influence qui se répand au loin.

Monsieur, vous avez l'indulgence de demander à vos lecteurs de vous communiquer leurs remarques ou observations, je voudrais être à même de vous en faire qui pussent être utiles ; ayant bien peu de pratique en ce genre, je vais essayer au moins à mettre mon obole. Je commencerai par la première observation que j'ai eu occasion de faire autrefois dans la Baie des Chaleurs. Dans cette partie du Canada où le printemps est si froid et si tardif, et qu'au contraire les chaleurs de l'été sont extrêmement fortes, peut-être, plus qu'ici-même, j'avais essayé à cultiver un jardin, la terre en était par malheur bien mauvaise, c'était une espèce de glaise jaune et compacte ; pendant plusieurs années je ne pouvais réussir à rien, les plants de concombre et de melons, par exemple, languissaient le printemps, et quand les chaleurs de l'été arrivaient, arrivaient en même tems les moucheron et les mouches jaunes qui dévoraient tout. Un jour en me promenant sur le bord de la mer, je vis de la mousse qui ressemblait à de la filasse pour sa finesse, j'en entourai mes plantes presque déjà dépéries, je renouvelai ce procédé à mesure que la mousse séchait, et mes plantes reprirent aussitôt vigueur, au bout de quelques jours on n'aurait pas dit des mêmes, les feuilles en devinrent larges, bien nourries, et du plus beau vert, les moucheron disparurent et les mouches jaunes n'osèrent plus les attaquer ; enfin je réussis à avoir des concombres cette année là, peut-être aurais-je pu réussir à avoir des melons une autre année, mais je quittai l'endroit ; il y a un quart de siècle de cela, et je ne sais comment on y cultive aujourd'hui ; cependant j'ai quelque fois profité de cette expérience par ici ; au lieu de la mousse de la mer, je me servais de celle des bois, surtout de celle qu'on trouve sur le bord des ruisseaux, je la laissais tremper quelque tems dans de l'eau que j'avais légèrement salée, quelque fois j'y ajoutais un peu de cendre, ou de suie de cheminée, et par ce moyen, je suppléais à la mousse de mer, et je réussissais à défendre mes plantes contre les moucheron et autres insectes destructifs. Dans les endroits où il y a beaucoup de vers à choux on peut mêler à la saumure un peu de tabac pour conserver les plants de choux ; cependant le meilleur moyen contre ces vers, c'est de les ramasser, tous les matins, dès que le soleil commence à paraître ; on les trouve alors cachés sous les premières feuilles, c'est le tems qu'ils commencent leur œuvre de destruction ; j'ai souvent réussi à en faire ramasser dans une seule matinée jusqu'à deux cents et au-delà.

J'ai remarqué que les moucheron, et les mouches

jaunes n'attaquaient point, ou au moins, rarement, et très peu, les plantes qui croissent sous les vitreaux, que s'ils y font quelques dégâts, ce n'est que lorsqu'on les ôte, aussi mes observations ne s'adressent point aux jardiniers des villes et des grands villages. Ce sont nos maîtres et c'est à eux à nous donner leurs instructions; ils rendraient donc un grand service aux jardiniers des campagnes, en leur donnant la méthode de bien conduire leurs vitreaux; quelques uns ne les ouvrant pas assez, leurs plants poussent en orgueil ou sont grillés du soleil; d'autres les ouvrent trop, ou les ôtent trop tôt, en sorte qu'ils perdent tout l'avantage qu'ils auraient pu en retirer.

Les jardiniers de ville pourraient aussi faire comprendre aux jardiniers de campagne combien il faut éviter de mettre ensemble des plants pour graine, de même espèce, mais de qualité différente, comme choux d'été avec choux d'automne, rave longue, rouge avec rave blanche ou en navet, laitue pommée, avec laitue simple ou frisée; car voilà comme les graines se détériorent; ce procédé ne peut convenir qu'aux horticulteurs de profession qui cherchent à créer de nouvelles races; mais comme nos habitans ne croient pas à la fécondité des plantes par le pollen qui se charie dans l'air, ils riraient au nez de celui qui voudrait leur parler de ce système; il faut mieux les convaincre par l'expérience.

Quelques-uns de nos habitans commencent à cultiver des ruches, et je prendrai la liberté de vous soumettre une de mes expériences à ce sujet. Depuis que j'ai commencé à garder des abeilles, j'avais presque tous les printems le déplaisir de voir que mes ruches périssaient presque toutes, et même une année je les perdais toutes entièrement. Ce n'était pas faute de nourriture, car il restait encore du miel dans les gâteaux, alors je pensai que cela pouvait venir de ce que les mouches étant trop à l'étroit, étouffaient faute d'air, ou plutôt que l'air était vicié, car j'avais le soin en condamnant les ruches pour l'hiver, de mettre trois tuyaux de plumes, passés dans un bouchon de liège, pour leur donner un certain courant d'air; j'imaginai donc de mettre au-dessous des paniers une boîte carrée en planches ou madriers dont le haut seulement était boisé, en y laissant une ouverture en rond un peu plus petite que le bas du panier qui portait sur cette boîte, qui d'ailleurs avait deux travers en croix pour donner du soutien à la ruche et aux rayons que les abeilles ne manqueraient pas d'y construire. Depuis deux ans, je n'ai point perdu une seule ruche, tandis que mon voisin qui ne s'est servi de cette méthode, en a perdu six cette année. Je ne sais si mon expérience peut convenir à toute sorte de ruche, mais ceux qui ont des paniers trop petits, ou dont les paniers sont trop pleins pourraient l'essayer; j'ai laissé ces boîtes l'été dernier sous les paniers, ayant eu le soin de pratiquer une petite ouverture par le bas pour l'entrée et la sortie des mouches, et j'ai remarqué que mes mouches ont formé leurs essaims dans ces boîtes sans chercher à

aller coloniser ailleurs; on pourrait peut-être étendre cette observation en faisant des portes ou ouvertures sur les côtés pour y adapter de nouvelles boîtes afin de recevoir les nouveaux essaims.

A présent, monsieur, j'aurais une petite observation à faire à votre traducteur; il serait à propos qu'il évitât autant que possible les mots techniques et étrangers; j'ai vu avec peine que le mot *starch* n'était pas traduit, quoiqu'on eût pu le rendre par *amidon* ou *empois**. Le mot *gluton* serait mieux compris par glù, le mot propre est *gluten*. Dans un journal comme le vôtre, monsieur, il faut chercher la précision et la clarté en se servant des termes les plus simples, et les plus à la portée du commun des agriculteurs; car si à cette classe on ne donne que des mots chimiques et scientifiques, ou des mots techniques et étrangers, il faudrait autant leur donner un journal écrit en grec ou en hébreu; en effet les mots suivans, du même n^o. vol. 1, n^o. 1, *clear stars, top dressing, top dressed* doivent trouver leurs équivalens en français. Vous blâmez peut-être, monsieur, la hardiesse de mes remarques, cependant ce n'est pas l'esprit de critique qui me conduit ici, mais bien plutôt le désir de voir votre journal devenir familier à la classe la moins savante; il est vrai que les gens instruits prendront plus de plaisir à lire des choses savantes et de sublimes dissertations sur des expériences chimiques, mais il est à douter qu'ils prennent le râteau et la bêche pour complaire à l'écrivain, ou pour s'assurer de la véracité des expériences du chimiste, ils aimeront mieux manger le melon et la salade qu'aura cultivé l'ignorant jardinier. Qu'une partie de votre journal, la plus grande partie, si vous le voulez, soit scientifique, j'y consens; mais réservez-en au moins une petite partie qui soit tout-à-fait élémentaire et à la portée de tous les cultivateurs.

Vous mériteriez certainement, monsieur, les remerciemens et la plus grande reconnaissance de tous les cultivateurs canadiens pour le service que vous désirez leur rendre par votre publication; j'espère qu'un grand nombre reconnaîtra votre travail, qu'ils souscriront à l'envi à votre journal, et encourageront les autres à en faire autant. Permettez qu'en finissant je rapporte une réflexion bien sensée de Mr. Villeroi, cultivateur de Bavière. "Que de biens ferait un ministère ou un bureau d'agriculture qui s'occuperait seulement à recueillir les faits intéressans, et à publier les détails des procédés de culture des différens pays! Que d'utiles enseignemens résulteraient d'un simple énoncé de faits, tandis qu'on est si souvent abusé par la théorie!"

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant
Serviteur,

P.

St. E.... 12 Avril, 1844.

* *Empois*, signifie la colle qu'on fait avec l'amidon; le mot *fécule* est le plus générique, il s'entend aussi de la farine ou fleur, qu'on tire de patates et autres légumes.

P. S.—Monsieur, quand j'ai écrit ce, qui précède, je n'avais vu que votre 1er. n°. de Janvier; je viens de recevoir le second, je n'ai eu que le tems de le parcourir: il m'a paru bien convenir aux besoins de nos agriculteurs. J'ai observé avec plaisir qu'on ne s'y était pas servi, autant que dans le premier, de mots étrangers; j'espère qu'à mesure que votre publication sera connue, elle prendra de la vogue. Votre premier article du 2d. n°. intitulé, *notre Journal*, témoigne quelque crainte, mais soyez assuré que votre Journal n'a besoin que d'être connu, pour être encouragé. Les personnes influentes, et messieurs les Curés dans chaque Paroisse ne manqueront pas de le faire connaître pour l'avantage de tous les habitans en général.

— 20 Avril —

P.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que la traduction française de notre journal obtient tous les jours une circulation très étendue parmi nos cultivateurs Canadiens qu'on a longtems considérés comme ennemis des améliorations agricoles. Que notre journal puisse ou non leur donner des renseignements pratiques sur ce sujet, nous les trouvons néanmoins disposés à lire ce que nous leurs offrons. C'est là tout ce que nous devons attendre; et si nous pouvons seulement suggérer des améliorations judicieuses et praticables, nous ne doutons point qu'il s'introduira des améliorations. Nous ne pouvons croire que les cultivateurs canadiens soient plus préjugés contre l'introduction de nouvelles améliorations que les cultivateurs anglais. Tout ce qu'il faut pour cela, c'est de leur recommander les changemens qu'on leur propose avec cet esprit d'égalité amical qui leur convient. Nous connaissons suffisamment le caractère canadien pour être convaincu qu'ils ne sont pas moins disposés à écouter les avis qu'on leur donne dans le but de leur être utile qu'aucune autre nation. Au contraire nous sommes persuadé que si l'on adoptait des mesures convenables pour instruire et encourager les améliorations en fait d'agriculture, il ne serait pas plus difficile de persuader les fermiers canadiens d'introduire les améliorations nécessaires qu'il ne l'est de convaincre les fermiers des îles britanniques. Il serait sans doute nécessaire dans tous les plans proposés pour l'avancement des améliorations de l'agriculture canadienne que ces plans quels qu'ils soient, fussent sanctionnés et supportés par les classes riches et instruites des canadiens, et surtout par le clergé catholique qui peut opérer ce bien infiniment mieux que les autres membres de la société. Nous avons beaucoup de plaisir à accuser la réception de lettres d'approbation et d'encouragement dont plusieurs membres du clergé catholique nous ont honoré. Il est assurément très flatteur pour nous de recevoir de pareilles correspondances et c'est pour nous un encouragement de plus à nos humbles efforts pour promouvoir les améliorations et la prospérité de l'agriculture canadienne; ce qui a toujours été notre plus ardent désir. Nous ne nous attendons pas

à faire de profit avec ce journal, mais nous désirons être à l'abri de nos dépenses et rémunéré pour tout le tems qu'il nous faut y dévouer, afin de le rendre digne du patronage public. Une demi douzaine d'abonnés de chaque paroisse dans le Bas-Canada paierait amplement nos dépenses et nous pouvons raisonnablement nous attendre à ce nombre l'une portant l'autre. Si nous avons beaucoup d'abonnés, nous pourrions augmenter le format de notre journal et le rendre beaucoup plus utile et plus intéressant pour les cultivateurs. Aucunes mesures n'ont jamais été prises pour instruire les cultivateurs canadiens, et il n'est pas raisonnable de les blâmer pour n'être pas plus avancés dans l'art de l'agriculture. Le tems favorable est arrivé pour commencer la bonne œuvre qui conferra plus d'avantages à la société canadienne que toutes les questions politiques qui l'ont jusqu'ici intéressée. Quelque différence qu'il y ait dans les opinions des hommes sur les autres matières, tous doivent convenir que pour augmenter la valeur d'un pays, c'est surtout à ses productions qu'il faut regarder.

* A une assemblée d'agriculture tenue récemment dans les Etats-Unis on discuta l'application des fumiers, et comme ce sujet est d'une grande importance pour les cultivateurs, nous allons donner ici les parties de cette discussion que nous croyons devoir leur être utiles.

L'Hon. Mr. Allen commença la discussion par les observations suivantes. Après l'importance qu'il y a de rechercher des connaissances étendues sur les substances innombrables dont on peut se servir comme engrais, viennent les connaissances qui nous mettent en état de faire l'application la plus judicieuse et la plus utile des différentes matières que nous pouvons répandre dans nos champs.

Il y a bien des opinions contradictoires relativement au tems et à la manière d'appliquer les fumiers des cours aux terrains. Ceci est en usage jusqu'à un certain point parmi tous les fermiers et c'est principalement à ce sujet que je bornerai mes observations. Les questions principales sur lesquelles il s'élève des différences d'opinion sont de savoir si l'on devrait s'en servir dans son état naturel ou de non-fermentation, ou s'il devrait être décomposé avant de le confier à la terre? Si l'on devrait l'étendre sur la surface et le laisser là, ou le labourer avec la terre?—et quelle est la saison dans l'année où l'on doit engraisser les terres?

Or, sur ces questions les théoristes et les savants diffèrent essentiellement; et nous n'espérons certainement pas dans cette discussion en venir à des conclusions incontestables. Peut-être ne pouvons-nous suivre de moyen plus propre à répandre les lumières et à servir de guide que celui de développer ici notre propre pratique et les résultats qui l'ont suivi.

Mr. Allen continue ensuite en disant qu'il appliquait généralement son fumier sur la surface, particulièrement pour les terres en herbes et qu'il croyait que c'était là le meilleur mode d'application. Il en parle ainsi:—

On a ajouté tous les ans de nouvelles autorités à celles des dénonciateurs de la manière d'engraisser les terres en mettant le fumier à la surface. Après plusieurs expériences, je me suis déterminé à suivre le premier mode et à engraisser à la surface. Ceci fut considéré comme le meilleur mode que je pusse adopter sur ma ferme. Tout mon fumier pour mes terres à récoltes est engraisé. C'est un moyen d'en augmenter la quantité même en en épuisant la force. Une grande partie de la meilleure qualité du fumier d'étable qui n'est point mélangé se perdrait sans doute dans l'atmosphère si on le répandait sur la surface; et probablement que les théoristes ont égard à ceci lorsqu'ils s'expriment si emphatiquement contre l'usage d'engraisser à la surface.

Le fumier engraisé quand on se sert de matériaux propices en proportion convenable tirera, nous le croyons, de l'atmosphère plus de gaz fructifiant qu'il ne s'y en déchargera. Mais si le cultivateur veut se servir de fumier non mélangé, il faut alors qu'il le labore sous la terre. Nous sommes convaincu cependant qu'on devrait s'en servir de peu de cette manière.

La saison propice pour engraisser la terre ne peut être fixée par aucune règle que tous les cultivateurs trouveraient possible d'observer dans la pratique. Ma pratique a toujours été d'engraisser en toute saison quand on pouvait le faire sans endommager le sol ou la récolte croissante. L'engrais sera sans doute d'autant plus efficace qu'on s'en servira le plus près possible de l'époque de la végétation.

J'ai fait peu d'expériences sur les différents extraits en fait de sels, et ces expériences consistent dans des applications sur la surface. Une pratique différente peut être préférable dans certains cas; et s'il en est ainsi, nous espérons qu'on la recommandera dans le cours de cette discussion. Le cultivateur observera qu'il faut dans l'ordre de la nature placer la substance nutritive qui doit nourrir les plantes futures, près de la surface. L'art réussit rarement dès qu'il essaye à sortir des règles établies.

L'application du sel fut ensuite discutée. Une lettre de l'Hon. Mr. Welles rapporta qu'il avait fait plusieurs expériences avec le sel; qu'il avait détruit l'effet de la végétation en en appliquant trente, vingt et quinze minots à un arpent de terre en herbe; mais qu'il en avait obtenu des résultats favorables en en appliquant quatre et cinq minots par arpent: l'herbe était d'un vert foncé et les bestiaux préféraient le pâturage. Mr. Welles conclut comme suit:

J'ai suivi le sujet dans la variété des différents modes que l'on détaille ici pour donner des preuves de l'utilité du sel quand on l'applique judicieusement et de son efficacité quand on s'en sert différemment. Pour démontrer ceci dans le dernier cas et comme la chose peut être à désirer tant par les autres que par moi, j'ajouterai qu'il y avait sur ma terre planté depuis plus d'un demi siècle par parade plusieurs vingtaines de peupliers de Lombardie. Ces arbres épuisent beaucoup le sol et il devint à propos de s'en débarrasser,

vu l'extension qu'avaient prises leurs racines et leurs rejetons. A cet effet j'eus recours à l'influence qu'exerce l'article dont nous traitons. Je coupai les arbres en faisant un creux au haut du tronc: j'y appliquai la tarière et y pratiquai un trou de la profondeur de quatre ou six pouces: deux ou trois pintes de sel furent mises sur le tronc et le résultat fut qu'il ne reparut pas un seul rejeton. Mon but fut ainsi amplement atteint.

La discussion continue ensuite et nous la donnons presque en entier telle qu'elle est, rapportée dans le *New England Farmer*.

Mr. Buckminster rapporta que quand aux meilleurs modes d'appliquer les engrais, il avait trouvé beaucoup de difficulté. Il avait autrefois adopté la théorie qu'on ne pouvait y rien perdre sur l'ensemble en enterrant le fumier profondément dans la terre: il pensait que si ça ne faisait pas autant de bien au sol pour la première saison, ça se manifesterait plus tard dans les récoltes, et qu'on n'y perdrait rien; que si la première récolte n'en retirait pas grand avantage, cet avantage se ferait sentir dans la seconde ou la troisième; et comme il était convaincu que le fumier ne s'enfonçait pas de lui-même dans la terre, il pensait que son principal soin devait être d'en empêcher l'évaporation.

Mais après plusieurs expériences il est maintenant convaincu que dans les terres grasses épaisses, et dans la terre glaise, on peut enterrer son fumier assez profondément dans les sillons de terre verte pour le perdre. Il s'y amasse en monceaux et s'y perd sans nourrir beaucoup les tiges naissantes.

Il pensait qu'il valait beaucoup mieux étendre le fumier d'hiver au printemps; le laisser fermenter et devenir aussi fin que votre temps vous le permettra; le mêler avec de la terre grasse et d'autre matière; l'appliquer à la surface et creuser un sillon léger, ou le herser d'un travers à l'autre. Cependant il convenait qu'il n'aurait pas grande objection à ce qu'on labourât avec du fumier vert des terres qui avaient été plantées l'année précédente; car quand on labore la terre, on y mêle le fumier de très près. Il n'en est pas ainsi quand on l'enterre sous des sillons de terre verte.

Il s'était aussi servi de cendre avec beaucoup d'avantage dans les prairies, en la répandant sur la surface à raison de 50 ou 60 minots par arpent.

Le Dr. C. T. Jackson, (un ami zélé des intérêts de l'agriculture, et que l'on a toujours vu prêt à l'aider de ses lumières,) demanda si quelqu'un s'était servi de sel à l'intérieur, vu qu'il était important de connaître la différence de ses effets, suivant qu'on en fasse l'application sur le bord de la mer ou loin de l'influence de l'Océan.

Mr. Everett, de Princeton, dit qu'il avait un champ de bled qui était beaucoup ravagé par les vers et qu'à la recommandation d'un voisin, il avait été induit à se servir de sel qu'il avait appliqué sur le pied de deux minots par arpent et dont il avait obtenu l'effet désiré. Le bled poussa bien et là où le sel avait été le plus

profusément répandu, la récolte était plus riche. La terre n'avait pas été labourée pendant un nombre d'années. Il avait engraisé un côteau quoique bien peu, et cependant la récolte suivante de bled était bonne; il attribuait ces résultats à l'application du sel.

Mr. Merryman, d'Auburn, dit qu'il s'était servi de sel avec succès pour détruire les vers dans son jardin; il en avait mis près de ses fèves, de son bled, &c. et avait trouvé que les plantes étaient plus riches là où il en avait fait l'application. Il mêlait de la saumure dans ses fumiers et considérait le sel comme un engrais précieux mais trop dispendieux pour l'usage général dans la section de son pays. Quant à l'application des engrais, il ne se bornait à aucun mode particulier. C'était un usage général parmi ses voisins de transporter les fumiers de la cour de l'étable dans l'automne; mais il croyait que ce plan n'était pas bon. Son habitude était de transporter le sien au printemps, de nettoyer sa cour, de répandre son fumier sur la terre verte et de la labourer en dessous. Afin de ne pas perdre l'humidité, il avait des hommes pour le charroyer et l'étendre tandis que les autres labouraient, et par ce moyen il récoltait de quarante à cinquante minots de bled par arpent. Quand on charroie le fumier dans l'automne, il perd beaucoup de sa force par les gaz qui s'échappent; mais ceux-ci sont retenus en grande partie quand on le laisse entasser dans la cour de l'étable jusqu'au printemps. Il se sert d'engrais pour les terres en herbe seulement et l'étend dans l'automne. Il applique une quantité considérable de fumier pour les bled, de quarante à cinquante voyage bled par arpent, en sémant une année du bled et laissant ensuite la terre en prairie, il obtient de bonnes récoltes pendant des six ou sept années. Il laboura sa terre à quatre ou cinq pouces de profondeur.

Le Dr. C. T. Jackson demanda des renseignements sur l'application des engrais liquides. Il dit que l'odeur désagréable résultant de l'urine disparaîtrait entièrement en y mêlant de la fiente salée ou de la houille, ainsi qu'une petite quantité de gypse. Il recommandait aux fermiers de prendre vingt barils de houille ou de fiente sèche et un baril de gypse ou plâtre de Paris, et d'y mêler de l'urine; on ferait par ce moyen un excellent fumier. Des barils à moitié remplis de cette composition pourraient être placés en des endroits convenables de la ville pour y recevoir de l'urine; une opération chimique aurait lieu alors, dont l'effet serait de produire du sulfate d'ammoniaque, du carbonate et de l'humate de chaux en quantités considérables, et l'on pourrait empêcher par ce moyen l'écoulement désagréable du liquide conservé dans son état originaire. On peut se servir également des savonnages et en faire un excellent engrais. Dans South Berwick, Me. il a vu un procédé au moyen duquel on convertissait tous les fumiers liquides des étables et bâtiments en de bons fumiers, en se servant de terre glaise au lieu de gypse. Il considère les parties liquides des excréments animaux aussi précieuses que les parties solides. En réponse à la question de savoir si la couche de fumier souffre quelque perte en étant exposée à l'air, il ajoute qu'on le conserverait beaucoup mieux en le tenant à l'abri; on ne devrait pas le tenir trop humide ni cependant trop sec, vu que dans ce dernier état il ne se décomposerait pas bien. On devrait y mêler une petite quantité de cendre ou de chaux au printemps, afin d'y donner de l'activité.

Mr. Cole, du *Cultivator*, dit: "qu'il ne s'était servi de sel que pour les navets et les asperges; pour cette dernière espèce de plante, c'était un excellent engrais et qui détruisait les mauvaises herbes. Il faisait croître

les navets et détruisait les insectes. En le répandant sur la surface il ne se servait que de quinze minots par arpent, et en sillonnant la terre pour les navets, la moitié de cette quantité était suffisante. En récoltant de bonne heure des navets pour le marché, ils sont ordinairement endommagés par les vers et le sel obvie à cet inconvénient. Il connaît un jardinier qui récolte de beaux chous et de superbes navets en se servant de bonne heure d'une application abondante de sel sur une terre qui est depuis longtemps sous culture."

Mr. Hobbs, de Weston, observa qu'il en coûtait aux fermiers d'abandonner la pratique d'engraisser la terre en sillons. Quand à lui, il lui répugnait d'adopter un mode différent, mais il préfère maintenant étendre un engrais à la surface et labourer avec une charrue légère, et désapprouve le mode d'engraisser trop avant. Il trouvait qu'une chopine de cendre répandue sur chaque sillon de bled produisait un bon effet. Il n'avait pas grande expérience dans l'usage du sel, excepté qu'il avait l'effet de détruire les peupliers en l'appliquant au tronc.

L'hon. Mr. Cook, de Barkshire, observa que le Juge Buel recommandait le labourage en fait d'engrais; que lui et ses voisins avaient été induits à suivre ces directions et qu'ils avaient attendu une, deux et trois années après l'avantage de ces engrais jusqu'à ce qu'enfin ils eussent abandonné ce mode. Ils étaient parfaitement convaincus qu'il ne valait rien d'enterrer le fumier bien avant. Il ajouta qu'on nous conseille de suivre la nature: il dit qu'il avait beaucoup de respect pour elle, mais qu'il ne voulait pas la suivre implicitement. Elle laisse ses rebuts là où ils ne fermenteront pas souvent.

Mr. Everett, de Princeton, dit qu'il s'était servi de plâtre avec succès dans des terres sèches; que dans un champ de patates il en avait fait l'expérience sur quatre rangées au milieu de la pièce: sur deux de ces rangées il avait labouré à l'engrais et n'avait pas engraisé les deux autres. Sur une des rangées engraisées et sur l'autre il avait appliqué environ une cueillère à table de plâtre à chaque fosse. Les patates avaient une apparence jaune et languissante quand elles furent préparées avec du plâtre; mais elles recouvrèrent au bout d'une semaine et eurent une bonne apparence toute la saison, et l'on pouvait distinguer les rangées où l'on avait mis du plâtre à la distance d'un mille du champ. Quand les patates furent détérées, on en obtint les résultats suivants:

le 1 rang avec fumier seulement	produisit 28 buttes par minot,	
le 2 " avec fumier et plâtre,	"	15 "
le 3 " avec du plâtre sans fumier,	"	20 "
le 4 " sans plâtre et fumier,	"	38 "

Dans des terres humides il trouva qu'il y avait peu d'avantage à retirer du plâtre.

Mr. Giles C. Hall, de Chatham, Conn. qui est propriétaire d'une ferme considérable sur la Rivière du Connecticut de trois ou quatre cents arpens d'étendue observa qu'il était étranger à l'endroit, mais qu'il se sentait heureux de trouver une occasion de se rencontrer avec les cultivateurs de l'état de la vieille Baie. Il considérait que l'agriculture était beaucoup plus avancée dans notre état que dans le sien. Il regardait comme un privilège celui de pouvoir être présent et d'entendre les discussions qui se faisaient alors. Il avait retiré beaucoup d'avantage et des renseignements utiles de la lecture de nos papiers agricoles. Il était lui-même un homme de travail, habitué à mener sa propre voiture et à tenir sa propre charrue. Il considérait la cendre comme un des meilleurs engrais; en l'appliquant à la racine des arbres fruitiers, là où la terre est bien labourée, il la

regardait comme très avantageuse. Il parla de l'usage que les fermiers de Brooklyn (N. Y.) font de la cendre en achetant tout ce qu'ils en peuvent trouver sur la rivière Connecticut, la transportant chez eux et récoltant par ce moyen des végétaux qu'ils nous vendent, tandis que nous, qui habitons la rivière, en sommes à acquérir (des connaissances !). Le fumier de la cour de l'étable employé dans la proportion de quarante ou cinquante voyages par arpent bien mêlé et labouré légèrement, ou hersé à la profondeur de deux ou trois pouces, lui paraissait des plus avantageux. Le fumier étendu sur l'herbe devrait être très fin et étendu au printemps, et du sable ou autre substance placée près des racines de l'herbe, était bon. De la suie et du mortier de vieilles cheminées font de bons engrais.

Le Dr. Jackson remarqua que de la cendre et de la chaux seulement rendraient le terrain fertile. Mr. O. Mason, de Providence, et lui-même, avaient analysé une terre de sable léger qui avait été engraisée avec de la cendre seulement pendant sept ou huit ans sur le pied de deux cent minots par acre, et ils trouvèrent qu'il y avait trois par cent de profit en fait de matières organiques après la récolte enlevée. Les habitants de Long Island parcourent nos côtes et les côtes du Maine, et achètent toute la cendre qu'ils peuvent trouver. Les terres légères sont celles auxquelles la cendre profite le plus, tandis que les terres glaises et épaisses en profitent bien moins.

En réponse à la question de savoir quelle était la différence de la valeur entre la cendre lessivée et non lessivée, le Dr. Jackson remarqua que les premiers effets de la cendre non lessivée sont plus puissants, mais ses effets, les années suivantes, font voir que la cendre lessivée est également bonne. Il faut se rappeler que la chaux ajoutée à la cendre lessivée indemnise amplement pour la perte de l'alkali.

Mr. Buckminster dit qu'on devrait appliquer la cendre aux terres légères seulement. Il trouvait que sur les terres humides elle nuisait et produisait de la mousse.

Mr. Stone dit qu'il trouvait la cendre excellente pour les arbres fruitiers et pour les végétaux en général. Elle est trop précieuse pour la changer pour du savon et les fabricateurs de savon n'en donnent pas assez.

Mr. Robinson, de Webster, dit qu'il s'était servi de cendre et de chaux comme engrais pour les patates, c'est-à-dire deux fois autant de cendre que de chaux, se servant d'un demi-arpent de ce mélange par fosse appliqué au temps de la plantation dans une terre légère et argileuse. Là où il avait employé ce fumier, sept fosses produisirent autant que douze où il ne s'en était pas servi. La chaux avait été éteinte pendant quelque temps.

(Afin d'expliquer plus au long le mode suivi pour appliquer le sel et qui a été depuis suggéré par plusieurs messieurs respectables à l'assemblée du 23 du courant, Mr. Welles nous prie d'ajouter.

1°. Que l'application paraît être plus avantageuse en proportion de l'éloignement de l'eau salée.

2°. Qu'en fait d'économie le sel dont on se sert pour l'engrais doit être autant que possible le résidu du barril de provision. Ceci peut se procurer à environ moitié prix. Le sel dont on s'était servi pour répandre sur la surface, était comme de raison du sel fin.

3°. S'il y avait des substances putrides de mêlées parmi le sel, ce serait sans doute un moyen d'avancer d'avantage la végétation; mais ceci fera partie d'un autre sujet.)

CAVEAU DE GRANGES.—Si vous pouvez le faire maintenant aussi convenablement que jamais, construisez une cave sous votre grange ou sous une partie de cette grange pour y mettre vos racines et y conserver vos fumiers. Le fermier qui n'a pas de cave sous sa grange doit être considéré comme en arrière de son siècle.

La chaux vive est considérée comme un agent bien plus puissant que l'eau pour détruire l'humidité suffoquante que l'on trouve souvent au fond des puits et des sources. L'application de chaux éteinte ou non éteinte suffira pour nettoyer un puits en cinq ou dix minutes.

PRIX DU MARCHÉ DE MONTREAL.

29 Fevrier.

Bled par minot.....	5/6 à 5/10
Fleur par quintal.....	12/6 à 13/4
Avoine par minot.....	1/0 à 1/3
Orge do	2/0 à 2/3
Seigle do	2/6 à 3/0
Pois do	2/0 à 2/6
Fèves, Canada par minot.....	6/0 à 6/8
Do. Etats Unis do	4/0 à 4/6
Bled d'Inde do	2/6 à 2/9
Lentilles, do	4/0 à 4/6
Pâtes, do	1/3 à 1/6
Dindes par couple.....	6/0 à 6/8
Oies do	4/0 à 6/0
Canards do	2/0 à 3/6
Poulets do	1/3 à 2/6
Bœuf do	12/0 à 25/0
Do. 1re. qualité par quintal.....	25/0 à 0/0
Beurre frais par lb.....	0/9 à 0/10
Do. salé do	0/5 à 0/6½
Saindoux do	0/5 à 0/5½
Suif do	0/3 à 0/4
Mouton.....	1/3 à 4/6
Veau.....	3/0 à 10/
Pommes, Canada.....	5/0 à 12/6
Do. Etats Unis.....	6/0 à 9/0
Foin par 100 bottes.....	20/0 à 27/6
Paille 1200 lbs.....	12/6 à 17/6

Journal d'Agriculture Canadien.

PUBLIE TOUS LES MOIS

A UNE PIASTRE PAR ANNEE,

PAYABLE D'AVANCE.

Tout maître de poste ou autre personne qui nous procurera six souscripteurs, aura droit à une copie gratis.

Comme l'objet de ce journal est de promouvoir les Progrès de l'Agriculture, en répandant les connaissances par le moyen qui coûte le moins possible, nous ne demandons qu'une somme qui nous défraye seulement de nos dépenses. Le Prix de la souscription ne sera donc que de 5/ par an. Les sociétés, et communautés pourront se le procurer aux conditions suivantes.—

50 copies pour.....	\$30
20 do do	15
10 do do	8

Payables aussi d'avance.

WILLIAM EVANS, EDITEUR ET PROPRIETAIRE.

LOVELL ET GIBSON, IMPRIMEURS.

Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple, Chez qui l'on exécute toute espèce d'ouvrage avec goût et expédition et où l'on trouvera en tout temps toute espèce de blancs de Cour et autres. Les ordres de la campagne seront strictement exécutés.